

Gilles
ROZIER

**PROJECTIONS
PRIVÉES**

roman

Projections privées

DU MÊME AUTEUR

- Par-delà les monts obscurs*, Denoël, 1999
Moyshe Broderzon : un écrivain yiddish d'avant-garde,
Presses universitaires de Vincennes, 1999
Moïse fiction, Denoël, 2001
Un amour sans résistance, Denoël, 2003
Fugue à Leipzig, Denoël, 2005
La Promesse d'Oslo, Denoël, 2005

Gilles Rozier

Projections privées

DENOËL

© *Éditions Denoël, 2008*

Extrait de la publication

*Pour Raymonde Ghellis,
la reine,
et Vincent de Swarte.
In memoriam.*

- Ça commence?
- *Oui, comment vous appelez-vous?*
- Madeleine Ostrowiecki, née Wajsbrot.
- *Vous pouvez nous épeler?*
- Alors O-S-T-R-O-W-I-E-C-K-I, Wajsbrot W-A-J-S-B-R-O-T, et Madeleine comme Madeleine, je n'ai pas besoin d'épeler.

Philippe Levy Saltiel sortit de la brasserie Aux Grands-Ducs et s'engouffra dans la pharmacie en travaux.

— Bernadette, il n'est pas passé, pour l'enseigne?

— Je ne l'ai pas vu.

— C'est quoi ce bordel?

— Il y a d'autres urgences, non?

— Je ne veux plus voir ce nom. Ça veut dire quoi, la Grande Pharmacie de la Place?

— Tout le monde connaît, au moins.

— Pour qu'on pense que tu te fais baiser par l'ancien propriétaire? Avec sa gueule de murène nourrie au Témesta. Ce soir, je veux que cette tôle s'appelle Pharmacie Levy Saltiel, et que toute la ville le sache.

— On avait dit Pharmacie Bernadette Levy Saltiel.

— J'ai réfléchi, c'est n'importe quoi. Encore si tu avais un prénom normal, Laurence, Isabelle... Mais Bernadette, c'est ma chance. On se croirait à Lourdes.

Philippe Levy Saltiel aurait voulu racheter, en même temps que la pharmacie, le petit bureau de tabac adjacent, mais Bernadette avait modéré son enthousiasme.

— Je me suis endettée jusqu'au cou.

— Il faut voir les choses en grand. Si c'est pour continuer de vendre du paracétamol comme tu le fais depuis quinze ans, ça ne vaut pas le coup.

— J'ai pas mal mené mes affaires jusqu'à présent. On verra plus tard. Le bureau de tabac ne va pas s'envoler. Tu as vu les mensualités que je vais devoir rembourser ?

— Tu n'as aucune ambition, ma pauvre fille. Tu ne seras jamais grande.

— Tu m'arrives au menton.

— Je ne parle pas de la taille. Si j'avais tes jambes, je serais milliardaire. En attendant, je me contente de triquer devant.

Philippe et Bernadette Levy Saltiel étaient nouveaux venus dans cette ville. Ils avaient racheté la Grande Pharmacie de la Place suite à une petite annonce parue dans un journal professionnel. Auparavant, Bernadette habitait en région parisienne, elle était propriétaire d'une officine de taille modeste dans un centre commercial prospère. Philippe et Bernadette s'étaient rencontrés un an avant leur arrivée dans la ville. Philippe avait perdu son travail quelques mois plus tôt. Il voulait quitter Paris.

— Avec la vente de ta pharmacie, on pourrait se payer une belle bécane en province. C'est bien, la province, les champs de blé, le clocher de la cathédrale et le marché deux

fois par semaine, ça me changera de la pourriture parisienne. Je t'aiderai pour la compta.

— Dans une pharmacie, on a surtout besoin de vider les cartons.

— Pour ça, tu trouveras un Moustapha. Moi, mon truc, c'est la compta. J'irai enguirlander le banquier quand il nous fera trop chier. Je lui foutrai la trouille. On en prendra un qui a une petite activité honteuse, le genre qui va se faire tirer en douce sur les quais, comme ça on le tiendra par les couilles.

La Grande Pharmacie de la Place appartenait à un natif de la ville, Gérard Guillon, qui avait repris le fonds de son père. À dire vrai, cela faisait quatre générations qu'elle se transmettait de père en fils. L'arrière-grand-père avait transformé une minuscule mercerie, et chaque génération avait eu à cœur d'agrandir, de sorte que la petite pharmacie Guillon était devenue en 1943 la Grande Pharmacie de la Place, et se trouvait être, au moment de sa sortie de la famille, la plus grande pharmacie de la ville.

Gérard Guillon, le dernier de la dynastie, avait beaucoup développé les produits cosmétiques. Il avait recruté une esthéticienne diplômée, afin d'attirer une clientèle avide de crèmes en tout genre, et on ignorait si celle-ci était devenue sa maîtresse une fois dans la place ou si elle l'était avant l'embauche.

— Il ne se faisait pas chier, le prédécesseur. Il sautait l'esthéticienne dans la réserve. Tous les employés étaient au courant, c'était devenu la grosse blague. Officiellement il

faisait sa sieste. Et Mme Guillon avait la bonté de ne jamais débarquer entre deux et trois, quel à-propos, n'est-ce pas ? J'aurais bien voulu la garder la souris, mais Bernadette a refusé. Guillon n'a pas insisté. Il a dû capter mes yeux sur le cul de la gonzesse.

Pour la petite annonce, Philippe avait appelé le jour même, un samedi. Le surlendemain, le couple se rendait sur place, Philippe avait emprunté la voiture de sport d'un ami histoire de faire riche. Ils avaient rendez-vous à onze heures avec Gérard Guillon. Ils avaient visité la pharmacie, Guillon les avait invités à déjeuner dans un bon restaurant. Avant de s'asseoir, il avait serré trois ou quatre mains, le préfet, un juge au tribunal et le patron du restaurant. Le déjeuner avait duré, entrée poisson gibier fromage dessert café digestif et recaffé. Vers quatre heures, Guillon avait amené ses acheteurs potentiels à son bureau, il avait sorti les comptes des dernières années, le chiffre d'affaires la marge la rentabilité d'une pharmacie ne sont plus ce qu'ils étaient mais on s'en sort quand même, vous savez ce que c'est, chère madame.

— Si tu t'es payé la Piaget avec le bénéfice, je veux croire que ça reste correct, mon pote !

Guillon avait toisé Philippe, un regard éloquent : il me serait loisible que vous continuassiez à me voussoyer, monsieur. Philippe avait pensé Quel con mais s'était dit Ce n'est pas grave, ce n'est pas lui que je veux c'est sa tôle et quand on alignera les biftons il ne rechignera pas.

Bernadette avait vu défiler les chiffres, elle ne saisissait pas grand-chose car elle connaissait mieux les anticoa-

gulants que les charges constatées d'avance. Elle ne comprenait pas pourquoi la comptabilité ne se résumait pas à la soustraction des sorties aux entrées, ce qui compte c'est l'argent que l'on gagne, non ? Elle avait une terrible envie de dormir après ce repas très arrosé, elle aurait rêvé de s'allonger sur le canapé face au bureau avec vue sur la grand-place et de fermer les yeux mais il fallait faire bonne figure. Elle écoutait à peine les explications de Guillon. Philippe et Bernadette prirent congé, Bernadette dit Je vais voir avec mon comptable et je vous rappelle. Philippe avait conduit à toute allure sur la route du retour, il tenait bien l'alcool, un contrôle des gendarmes aurait dit que la dose limite était largement dépassée, trois fois peut-être mais Philippe assurait, les platanes ne tournaient presque pas devant ses yeux. C'est l'affaire du siècle ! Ton confrère, il ronfle depuis vingt ans, on va exploser le chiffre d'affaires. Bernadette dit On va réfléchir.

— C'est tout vu. T'es une croûte, tu n'y comprends rien, tu n'as jamais été foutue de faire une addition. Ses comptes, on aurait dit que tu découvrais les résultats du tiercé, tu avais le regard vitreux, tu ne tiens pas deux verres de jaja. Tu n'es bonne que pour les suppositoires et pour écarter les jambes. Tu n'as rien vu. Cet estanco, c'est la poule aux œufs d'or. Ton comptable va te dire des conneries, il va chipoter sur le report à nouveau, les dotations pour créances douteuses. Il va te faire traîner et ton Guillon ne sera plus vendeur, ou je me ferai barboter l'affaire par un pékin du bled.

Bernadette avait dit On ne va pas se décider en une nuit, c'est du jamais vu.

— Du jamais vu? Tiens, t'as raison. Philippe prit le téléphone. Gérard? Philippe Levy Saltiel. Fameux le civet de faisán, longtemps que je n'en avais pas mangé un pareil, parfait avec le chambolle-musigny. Dites-moi, vous êtes toujours vendeur? OK, je prends. Oui, au nom de ma femme. Oui, oui, c'est elle la pharmacienne, le pharmacien. Oui, je sais, même pour une femme on dit pharmacien.

Ils avaient encore échangé quelques amabilités, et après la conversation Philippe s'était tourné vers Bernadette : Tu voulais du jamais-vu? Tu es servie ma grande. Le connard! Il a tenu à m'administrer une leçon de français. Content-toi de vendre des bandes Velpeau, emplâtré! Je sais depuis belle lurette que la pharmacienne est la femme du pharmacien. Et la truie la femelle du porc. Mais on est au XXI^e siècle, mon pote. On dit écrivaine et avocate et les Helvètes disent même cheffe et autrice. Un peu plus et il me traitait de pharmacienne, le Ducon. Logique : si c'est toi le pharmacien, je suis la pharmacienne!

Deux jours plus tard, on se retrouvait chez le notaire, maître Lefebvre. Son écusson doré ornait la grand-place depuis plus d'un siècle, face à la pharmacie, côté ombre. Maître Lefebvre avait lui aussi hérité de sa charge, père grand-père arrière-grand-père notaires à.

Bernadette avait mal dormi la nuit précédant la signature de la promesse. Et si c'était une vraie bêtise? Le matin, elle n'avait pas prononcé un mot, elle n'avait pas osé dire à

Philippe J'ai besoin de quelques jours, un peu de temps. Qu'est-ce que c'est une semaine? Il s'agit de mettre des millions sur la table. Et si ça ne marche pas? Et si le maire décrète qu'une ligne de tram doit passer devant la vitrine? Trois ans de travaux, le marteau-piqueur du matin au soir, rien de tel pour faire fuir la clientèle.

Bernadette n'avait rien osé dire. Elle avait peur qu'il la quitte alors elle avait laissé faire. Philippe n'avait pas prêté attention à son malaise. Elle était allée se coucher, il était sorti sur le coup de deux heures, rentré à cinq. Bernadette avait senti une forte odeur d'alcool quand il l'avait rejointe au lit, les huit vodkas qu'il avait bues dans je ne sais quelle boîte de nuit, la même odeur que dans l'arrière-boutique quand la préparatrice casse une bouteille d'alcool à 90 degrés. Philippe s'était levé d'une humeur massacrate, il était toujours de mauvaise humeur au réveil, mieux valait ne pas lui adresser la parole durant les deux premières heures, un fort mal de tête, migraine éthylique. Il avait éructé plusieurs fois au petit déjeuner, il avait l'estomac fragile : l'alcool, la vie vous collent des ulcères. Le rendez-vous chez le notaire était à quinze heures, il aurait le temps de se remettre, d'insulter la terre entière de se disputer avec la voisine de traiter trois fois sa femme de bouse de raclure de bidet de fosse septique du couvent des Oiseaux de turbo-goye. Bernadette encaisserait, elle encaissait toujours. Elle serait là, de l'autre côté de la table du petit déjeuner, elle se ferait vilipender, elle voudrait parler de cette nuit seule dans ce lit sans dormir, à ne pas savoir si l'angoisse venait du chèque de plusieurs millions qu'elle

devait signer le lendemain ou de ce mari absent, occupé à boire et à embrasser sur les banquettes d'un night-club une créature mâle ou femelle allez savoir, dont il serait incapable de dire le prénom le lendemain matin. De s'engager dans cet investissement avec l'homme qu'elle aimait mais qui lui faisait peur aussi. D'où venait cette angoisse? Des trois peut-être, sans doute, mais c'était une sensation qui prenait la poitrine, lui appuyait sur le cœur. De l'air dans cette chambre, il fait trop chaud, ouvrez une fenêtre, allumez la télévision que je pense à autre chose mais l'écran n'y peut rien, les documentaires chasse et pêche au milieu de la nuit n'ont aucune vertu apaisante, ni les émissions littéraires programmées normalement à une heure du matin et reprogrammées à quatre. Bernadette n'aime pas la littérature, lire l'ennuie. Le sentiment de crever persiste, il est là, malgré la fenêtre ouverte le verre de rouge la cigarette, les bécasses qui s'envolent au premier coup de fusil et celle qui tombe à pic au deuxième, le toutou qui rapporte le gibier à son maître, la sensation morbide s'empare du corps. Bernadette n'a plus ni ventre ni seins. Elle n'ose pas s'approcher du doigt tant elle va crever à force d'angoisse. Elle s'endort tant bien que mal alors qu'un acteur connu déclame du Saint-John Perse du Marivaux du Céline, se réveille une heure plus tard toujours pas là, le Philippe. Et toujours ce chèque à faire le lendemain. Comment dire non? Je ne veux pas. Je veux retourner dans la petite pharmacie du centre commercial, je ne voulais pas partir, je n'ai rien demandé j'avais la belle vie, mais Bernadette n'avait pas la belle vie. Elle s'ennuyait dans son existence comme dans la mort

avec trois repas par jour et les soucis en plus, et Philippe était venu la cueillir.

L'après-midi, chez le notaire, Bernadette a signé. Quelques semaines plus tard, la banque confirmait son accord pour un prêt important, le chiffre d'affaires de la Grande Pharmacie de la Place laissait espérer que l'emprunt serait remboursé en dix ans.

— *Où êtes-vous née ?*

— Je suis née à Paris, dans le 12^e arrondissement. Mes parents avaient un atelier, avec du personnel, ils faisaient de la robe, travaillaient dur mais on vivait heureux. Nous étions une famille aisée, trois enfants, une bonne gardait les petits, une Polonaise. Mes parents n'étaient pas pratiquants, on ne faisait que deux fêtes dans l'année, Yom Kippour et Pâque, et encore, à Yom Kippour, mes parents ne jeûnaient pas, je n'ai jamais jeûné, jamais. Même à Auschwitz, ils nous avaient dit c'est Yom Kippour on ne vous donne pas à manger, j'ai trouvé un minuscule morceau de rutabaga et je l'ai mangé. C'est une fille qui me l'avait donné, une Hongroise. Elle était très croyante. Elle m'a dit : « Tu n'es quand même pas chiche de manger aujourd'hui ? » Tu parles comme je l'ai avalé. Il ne pouvait pas m'étouffer, il n'était pas plus épais que mon ongle. Je me suis promis ce jour-là de ne jamais jeûner. J'ai tenu ma parole. À Pâque, on faisait les deux premiers soirs, c'était un prétexte pour réunir la famille.

Philippe et Bernadette avaient loué une maison dans les beaux quartiers de la ville, une demeure en meulière de la fin du XIX^e siècle, avec un grand jardin à l'arrière. Elle avait un fils adolescent de son premier mariage, Victor. Philippe avait été marié, Bernadette ne savait pas exactement combien de fois, deux c'était sûr, mais elle pensait qu'il y avait eu une première épouse quand Philippe était très jeune, une Russe rencontrée à la réception d'un hôtel, il n'en parlait jamais, la fille n'apparaissait pas sur son état civil car le mariage s'était fait à l'étranger et n'avait pas eu le temps d'être enregistré en France, mais Bernadette avait découvert l'existence de la créature grâce à l'indiscrétion d'un ami. Philippe rêvait d'avoir des enfants mais il n'en avait eu avec aucune de ses femmes. Après la rupture, ses précédentes épouses avaient mis au monde avec d'autres hommes.

Un immense salon-salle à manger, un bureau et la cuisine occupaient le rez-de-chaussée de la maison, cinq chambres à l'étage et encore deux dans la mansarde. Le jardin d'hiver

Gilles ROZIER


PROJECTIONS PRIVÉES

Gilles Rozier est né en 1963 à Grenoble. Il a déjà publié chez Denoël un récit et quatre romans dont *Un amour sans résistance*, 2003 (traduit dans treize pays), et *La Promesse d'Oslo*, 2005 (prix Méditerranée des lycéens 2006 et prix Wizo).

Bernadette serait là, de l'autre côté de la table du petit déjeuner, elle se ferait vilipender, elle voudrait parler de cette nuit seule dans ce lit sans dormir, à ne pas savoir si l'angoisse venait du chèque de plusieurs millions qu'elle devait signer le lendemain ou de ce mari absent, occupé à boire et à embrasser sur les banquettes d'un night-club une créature mâle ou femelle, allez savoir, dont il serait incapable de dire le prénom le lendemain matin. De s'engager dans cet investissement avec l'homme qu'elle aimait mais qui lui faisait peur aussi. D'où venait cette angoisse ?

Parisiens récemment installés dans une ville de province, Bernadette Levy Saltiel et son époux Philippe voient leur rêve s'effondrer le jour où leur pharmacie brûle sur la grand-place. Soupçonné, Philippe tente de se soustraire à une bien inquiétante alchimie entre la ville et son nom de famille... À travers un fait divers local, Gilles Rozier décrit sur un mode à la fois burlesque et dramatique les troubles pulsions d'une France contemporaine entretenant des rapports ambigus avec son histoire.

DENOËL
www.denoel.fr

B25984.6  01.08
ISBN 978.2.20725984.9
20 €
Extrait de la publication

